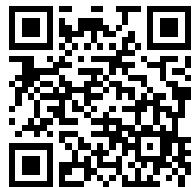

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

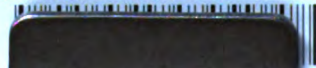
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Map. No. 54-11

BIBLIOTHEEK UNIVERSITEIT VAN AMSTERDAM



MAP NO 54-11

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES
SCIENCES MÉDICALES
AMSTERDAM,
1879.

DISCOURS D'OUVERTURE

DE
M. le Professeur DONDERS,

Président du Comité d'Organisation.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR DONNERS,

Président du Comité d'organisation.

Vous venez d'entendre le rapport aussi exact que concis de notre éminent secrétaire-général et vos applaudissements en ont attesté le mérite.

Permettez-moi, M.M., de vous adresser la parole à mon tour, pour vous exposer, en guise d'introduction, la nature, la diversité et l'importance de nos travaux. Mon but sera atteint, si je réussis à vous mettre sous les yeux la science et l'art médical, tels qu'ils se reflètent, à l'état naissant, dans notre programme, et tels qu'ils s'exprimeront dans vos communications et dans vos débats.

Il s'agit donc de questions qui sont à l'ordre du jour, il s'agit de points douteux qui réclament de nouvelles lumières et qui attendent leur solution — non pas du choc des opinions, mais des faits bien constatés et dûment médités, que vous apporterez de toutes parts. Lorsque j'ai à m'occuper d'histoire, ce ne sera que dans la mesure nécessaire pour préciser le sens de divers problèmes en en retraçant l'origine.

Quand je parle de science et d'art, j'ai en vue la science médicale et l'art de guérir dans la stricte signification du mot.

Il est un art d'ordre supérieur, qui n'a sa racine ni dans la science ni dans la technique, mais qui se manifeste dans l'une et dans l'autre et leur donne ce cachet que nous admirons dans les chefs d'oeuvre purement esthétiques. Dans notre sphère il perce au delà de ce que découvrent les sens; il manifeste son efficacité, non seulement par des moyens matériels, mais par un langage, qui

rencontre de l'écho, par un regard qui inspire la confiance, par un témoignage de sympathie qui devient un bienfait : conséquences d'une identification intuitive avec le malade.

Mais ce n'est pas cet art que j'ai en vue. Je ne le pourrais. Car il est d'une nature supérieure : c'est un don divin qui ne se communique pas à autrui et que la discussion ne perfectionne pas.

Ce que j'ai en vue, M.M., c'est tout simplement la thérapeutique, l'art de guérir, entendu, je le répète, dans le sens étroit du mot.

Dans ce sens, je me demande d'abord quels sont les rapports entre l'art et la science.

C'est à l'école éclectique de la médecine rationnelle que j'ai été nourri. Nos savants et vénérés Professeurs se glorifiaient de lui appartenir et revendiquaient, comme leur plus beau titre d'honneur, celui de médecin rationnel. Quiconque eut appliqué des remèdes, dont il ne saisissait pas l'action, à des maladies, dont il ne connaissait pas la nature, aurait risqué de s'attirer la qualification de grossier empirique. Les préceptes de la thérapeutique générale nous étaient représentés comme la base de la pratique et l'on nous révélait ses règles en autant de méthodes de traitement, destinées à combattre avec succès autant de classes d'affections.

Du reste, nous étions tenus de suivre humblement la nature, de la conduire, peut-être, de la contraindre, jamais !

Dans ce mot d'ordre gisait le grand secret.

Remarquez, de quelle manière naïve on était parvenu à bercer son ignorance de connaissances illusoire. En pleine sécurité on s'abandonnait au charme d'une béate confiance, fruit d'une vénération sincère envers la force vitale et sa fille complaisante, la force médicatrice de la nature.

Ce charme ne pouvait durer. Voici qu'apparait notre Henle, et, comme s'exprime Moleschott, les écailles nous tombent des yeux.

Dans un style, qui ne cesse d'exciter notre admiration, tantôt par l'ironie spirituelle, tantôt par de vigoureux sarcasmes, il dissipe la douce illusion et chasse de son refuge dernier la dernière des idées téléologiques.

Nous le comprenions d'autant mieux que, sous la parole pittoresque de Mulder et le langage nerveux de du Bois-Reymond, la force vitale avait déjà succombé.

Et ceux qui n'avaient pu encore se séparer de l'image chérie s'aperçurent qu'ils pressaient un phantôme entre leurs bras, quand les notions de force et de travail furent mises en pleine clarté, grâce à la loi de la conservation des forces, formulée par Robert Mayer.

Restait encore à démontrer que le but, que semblaient manifester les rapports des organes et les relations des organismes avec le monde extérieur, devait être ramené à une simple harmonie, et que cette harmonie trouvait son explication causale dans les lois d'habitude, d'exercice et d'hérédité.

Cela se fit en 1848, c'est à dire à une époque, où Lamarck était encore oublié et où Darwin n'avait pas encore parlé.

C'est ainsi que sur tous les domaines le sceptre fut arraché à la téléologie !

Quant à notre art (à l'exception des méthodes mécaniques), la réaction fut poussée tellement loin dans certaines écoles, qu'on était enclin à faire table rase, et que, s'abstenant de toute thérapeutique, on hissa l'anatomie pathologique sur le trône.

On oublia que celle-ci, et la séméiotique correspondante, ne considèrent que le côté morphologique des processus, et non pas les images vivantes de la maladie, et qu'elles négligent les causes.

D'ailleurs, ce n'était qu'une préparation.

On ne tarda pas à trouver le vrai chemin. Ce n'est pas à la salle de dissection, c'est au lit des malades que l'on empruntait ses types de maladie, en tenant compte des causes actives ; et des types, ainsi établis, les résultats de l'autopsie n'étaient le plus souvent que le complément morphologique.

Puis, se prévalant de ces types, on constituerait la thérapeutique sur des bases purement empiriques.

En effet, de cette manière la vraie relation entre la science et la pratique était trouvée.

Aux sciences physiques, avec lesquelles le lien n'avait jamais été rompu, le médecin empruntait la méthode exacte, qui leur est propre, et les multiples moyens d'investigation, et, guidé par la physiologie, il s'efforçait de pénétrer, d'une part, jusques aux causes

efficientes, de l'autre, jusqu'à la signification et aux rapports des symptômes, — tandis que la théorie cellulaire était appelée à répandre du jour sur les processus eux-mêmes.

Cet esprit s'est perpétué dans la clinique jusqu'à nos jours, et, si je ne me trompe, les communications qui nous seront présentées par nos maîtres, en rendront témoignage.

Mais — cette esquisse, me demandez vous, n'a-t-elle pas une couleur un peu locale? Votre attention ne s'est-elle pas trop exclusivement fixée sur l'école allemande, dont celle de la Hollande est surtout tributaire?

Je l'avoue: l'art et la science médicale suivaient en France un chemin différent.

Il y a environ un siècle, les hommes y naquirent qui jetèrent les fondements sur lesquels l'école Française a bâti et dont elle ne s'est point départie. Tandis qu'ailleurs les esprits s'enfonçaient dans des spéculations philosophiques, celle-ci cherchait et trouvait son salut dans l'investigation anatomico-pathologique, et dans une séméiotique correspondante, et l'on remontait en même temps aux vrais principes de l'anatomie générale.

Les Laënnec, les Corvisart se montrent animés de l'esprit d'un Bichat, qui déjà avait commencé à poindre dans Pinel.

Je me souviens M.M., de l'impression que produisirent sur nous, étudiants, les recherches d'un Lallemand sur l'encéphale, les modèles de clinique médicale d'un Andral, que l'on invoquait également en Allemagne pour se soustraire aux entraves de l'école. Près d'eux brillait Ricord, ce grand observateur sur son domaine spécial.

Cependant, pour les principes, cette génération ne s'élevait pas sensiblement au dessus du niveau atteint par ses devanciers.

L'esprit positif, qui avait rompu avec les concepts ontologiques, n'avait pas encore fait valoir tous ses droits en France. En outre l'histologie pathologique manquait de représentant apte à lui donner une impulsion féconde. Nous ne sommes donc pas surpris que Cl. Bernard soit considéré en France comme le fondateur de la physiologie générale. En Allemagne, la crise violente, suscitée par de longues aberrations, avait facilement englouti les théories vitalistes; en France elles attendaient encore leur justicier. Nous avons un grand respect pour Claude Bernard. Vainement peut-être cherche-

rait-on technique plus consommée, méthode plus rigoureuse, oeil plus vigilant, absence plus absolue de préjugés, plus infatigable critique de soi-même, le tout concentré sur des questions la plupart heureusement posées et couronnées par d'éclatantes découvertes. Et tant et de se rares qualités réunies dans la plus aimable des personnalités! En faut-il davantage pour comprendre que, avec l'assentiment universel, sa patrie ait rendu aux restes du grand naturaliste les marques d'honneur qu'elle n'avait accordées jusque ici qu'aux hommes d'état et d'épée? Mais ce serait une illusion que de vouloir attribuer à ce maître vénéré la fondation de la physiologie générale. Certes, il en a compris et cultivé les vrais principes et contribué puissamment à les propager dans son pays; mais ce rôle n'aurait pu être aussi important, si la science étrangère y avait trouvé plus facile accès.

Tandis que nous voyons le mouvement français se communiquer aux contrées du Sud, et le mouvement Allemand à celles du Nord, qui, de leur côté, ne manquaient pas de spontanéité, l'Angleterre poursuivait sa propre marche, quelque peu grave et mesurée, l'oeil dirigé plutôt vers la pratique que vers la science, se souciant médiocrement de théories et formant ses »Practitioners" dans les hôpitaux, avec ce remarquable résultat de produire des médecins, qui, bien que praticiens consommés, n'en furent pas moins les dignes émules de ses grands »Philosophes", et surent lier leurs noms à d'immortelles découvertes dans le champ de la physiologie.

Vous le constaterez avec moi, M.M., d'une foule de questions, figurant à notre programme, ressort la relation signalée entre la science et la pratique. Vous la trouvez dans l'essai de déterminer l'acuité auditive, dans l'explication des sons et des bruits du système vasculaire et dans l'analyse expérimentale et mathématique du tracé sphymographique, d'us, l'un et l'autre, au laboratoire physiologique de Leide; dans l'analyse du vertige de Ménière, qui rattache ce type intéressant à la physiologie des canaux semi-circulaires de l'oreille, et notamment dans l'exploration des rapports entre les lésions du cerveau et leur reflet dans l'oeil, au point de vue des localisations cérébrales, sujet important, que notre ami et collègue de Heidelberg s'est proposé de traiter devant vous.

—

Vient maintenant la thérapeutique qui, se prévalant d'un diagnostic sévère, a la prétention de se développer par voie purement empirique.

Tel est son objectif perpétuel.

Elle est sceptique, comme il convient de l'être, en présence d'une pluralité de causes.

De préférence elle se sert de moyens, dont elle ne comprend pas le mode d'action.

Nommez rationnelle telle médication, préconisez telle explication comme très plausible: vous éveillez ses soupçons.

Or, un résultat comme celui des recherches sur la phosphaturie, qui vous seront exposées, est bien susceptible de nourrir cette défiance.

Cela n'empêche pas la thérapeutique de suivre avec un vif intérêt les recherches sur l'action physiologique de ses agents, actuellement à l'ordre du jour. L'examen de leur constitution et les rapports entre la constitution et l'effet toxique, qui çà et là commencent à se révéler, excitent ses plus hautes aspirations. Car, si elle se tient strictement aux leçons de l'expérience, elle ne désespère point de saisir dans ces substances quelque lueur sur leur vrai mode d'action.

Et qu'on ne bannisse pas incontinent ces aspirations comme trop téméraires.

Ne voit-on pas déjà nos idées sur quelques modes d'action revêtir une forme définie?

Nous comprenons les effets de l'oxyde de carbone par son action sur l'hémoglobine. Des molécules plus compliquées, introduites dans l'organisme, passent dans les tissus, produisent leurs effets et sont éliminées, comme l'oxyde de carbone, sans avoir subi de changement: comment se figurer leur mode d'action, sinon en vertu de leurs rapports avec les molécules vivantes, de leur participation directe aux processus de dissociation qui constituent la vie des tissus?

Notre démarche pour entendre les dernières conquêtes des pionniers, qui explorent ces domaines peu cultivés, à échoué. Veuillez donc vous contenter, M.M., en fait de pharmacodynamie, de l'examen de la question, s'il y a des médicaments qui ont une action directe sur la nutrition, et prêter votre attention aux recherches concernant l'influence de quelques alcaloïdes sur l'oeil, l'organe aux réactions si délicates, et sur les contractions de l'utérus. Mis en rapport

avec les résultats de l'expérience thérapeutique, cette étude répandra peut-être quelque lumière sur le jeu des molécules que je viens d'indiquer.

M.M. si, en général, la science ne rend qu'indirectement service à notre art, elle réussit quelquefois à lui ouvrir de nouveaux horizons, ou même à lui dicter des vérités, sur lesquelles l'art n'a plus qu'à poser son sceau.

On se rappelle, comment la physiologie apprit à distinguer les anomalies de la réfraction et de l'accommodation et fournit les méthodes pour une étude exacte de ces anomalies et des troubles qu'elles produisent: la pratique n'eût qu'à suivre les indications de la science, pour créer un système qui semble établi à jamais.

Et tantôt une dissertation approfondie nous apprendra, comment l'étude de l'évolution physiologique du squelette a fixé la connaissance et le traitement de ses déviations.

Mais, avant tout, laissez-moi vous retracer, dans cette partie de mon discours, l'origine de la méthode aseptique, sans contredit, la victoire la plus signalée, dont la chirurgie contemporaine puisse s'enorgueillir.

Il y a trois ans, la Neêrlande célébrait la fête commémorative de son Antoni v. Leuwenhoek. Deux siècles s'étaient écoulés depuis que son oeil scrutateur, armé des instruments que sa main avait créés, contempla pour la première fois les organismes microscopiques. Dans le discours qu'il prononça à Delft, l'illustre professeur Harting, jadis notre confrère, exquissa en termes clairs et frappants la grande portée de cette découverte sur plus d'un domaine. Leuwenhoek discerna aussi les corpuscules qui jouent un rôle dans le processus de la fermentation. Mais leur véritable nature lui échappa. Et ce n'est que depuis quarante ans que, grâce aux recherches de Schwann et de Cagniard-Latour, ils furent reconnus comme des organismes microscopiques.

Etaient-ils nés spontanément dans la liqueur en fermentation? Schwann exclut la fermentation, en chauffant à haut degré l'air pénétrant dans ses appareils, Dusch et Schroeder, en les filtrant à

travers du coton, et Pasteur montra dans ce coton des germes de nature différente et son talent expérimental remarquable en suivit partout les traces dans l'atmosphère. Ils furent de la sorte reconnus comme condition indispensable à provoquer la fermentation. Et il ne put rester de doute sur le rôle qu'ils continuent à remplir, lorsque Helmholtz fut parvenu à réunir toutes les conditions et simultanément tous les produits de la fermentation dans une liqueur, en n'excluant, par un simple diaphragme, que nos petits organismes, et par là la fermentation elle-même?

Or, ce qu'on avait constaté de la fermentation, allait bientôt se vérifier de la putréfaction. Nos instruments perfectionnés découvrirent que les plus petits organismes microscopiques en étaient les inséparables satellites, et qu'après la coction des substances putrescibles, il suffisait d'en interdire l'approche, pour empêcher la pourriture même. Impossible d'en fournir une preuve plus palpable et plus décisive que par l'ingénieuse méthode de Tyndall: se contentant d'écarter par un procédé mécanique les innombrables particules que l'on voit étinceler dans un rayon de soleil, il aboutit à ce résultat surprenant, que l'air, optiquement pur, cessait d'infecter le liquide, au sein duquel la cuisson avait tué les germes.

Et parmi ces particules n'y aurait-il pas non plus les germes de nombreuses maladies? Certes, de la putréfaction à l'infection il n'y avait qu'un pas. La vieille théorie du contagium animatum, la théorie fermentitielle de la vie, les données sur les parasites, l'analogie entre certains processus morbides et la dissolution, le progrès de l'infection et sa période d'incubation, l'augmentation du virus dans l'organisme envahi, tout se réunissait pour conduire à cette hypothèse, et l'observation ne tarda pas à la confirmer. Un instant on s'abandonna même à l'illusion d'avoir montré le parasite coupable de chaque forme de maladie spécifique. Champ plus fécond fut-il jamais ouvert au jeu de l'imagination? Mais la vertu d'abstention, »à laquelle seule est réservée la contemplation de la vérité entière,» s'interposa victorieusement. Nos connaissances réelles et nos pressentiments légitimes (ces derniers, à titre d'éclaireurs sur le champ des investigations) se trouvent formulées de la façon la plus lumineuse par mon savant ami de Lyon, qui, dans de mémorables expériences, nous fit assister au combat, et à ses chances diverses,

entre le processus moléculaire de l'organisme vivant et l'armée envahissante des parasites.

M.M. Si Lister a reconnu la cause de la suppuration des plaies, son grand mérite réside dans l'énergie de sa conviction et dans la logique de fer qui l'ont conduit au but. Le chirurgien lui doit la plus grande des satisfactions, la garantie presque absolue du succès dans toute opération bien conduite.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir ici au bienfaiteur de l'humanité l'hommage de notre admiration et de notre gratitude éternelle!

Un noble organe, l'oeil, attendait encore les bienfaits de cette méthode. Or, dans les opérations de la cornée, dont, faute de vaisseaux, le tissu ne résiste guère aux bactéries, son intervention était impérieusement réclamée. Mais la sensibilité de l'organe en enrayait la franche application. Surmonter cet obstacle, voilà le but de nos efforts. Et dans la section d'ophtalmologie, où la question sera introduite par mon intime collaborateur, nous apprendrons quelles voies on a tentées, à quels résultats on est parvenu.

Les parasites ont d'ordinaire une grande ténacité de vie: ce qui peut détruire les bactéries est également hostile à notre nature. L'emploi de l'acide phénique, dont on avait reconnu l'efficacité, était suivi assez souvent de symptômes d'empoisonnement, dans quelques cas, avec issue fatale. Fallait-il s'en prendre à l'acide phénique même? Ou bien à des mélanges étrangers? Les recherches, qui nous seront exposées, démontrent que l'acide phénique lui-même, si d'une part il protège la vie, la menace de l'autre. Les tentatives de remplacer ce remède équivoque n'ont pas manqué et trouveront, à coup sûr, de l'écho dans notre réunion.

Vous voyez, M.M., combien de questions pratiques se groupent autour d'un sujet d'origine purement scientifique.

Mais ce n'est pas tout. Sur le terrain de l'hygiène publique encore, la science, à ce propos, fait retentir sa voix, expliquant les faits d'après ses vues et n'hésitant même pas à imposer son autorité là où il s'agit de décréter des mesures pratiques.

*

La plupart d'entre vous n'ignorent point sans doute, comment l'illustre C. von Nägeli, se prévalant des résultats de recherches classiques sur les microbes qu'il réunit sous le nom de schizomycètes, professe des principes et en déduit des préceptes en contradiction flagrante avec les principes traditionnels des hygiénistes. Nulle part peut-être ses vues n'ont fait autant d'impression qu'en Hollande, surtout dans la capitale, siège de notre Congrès. où d'importantes questions pratiques, liées à ces problèmes, étaient restées en suspens. Je ne m'aventure pas à porter une décision en cette matière qui, de l'avis de notre Académie des Sciences, n'est pas encore susceptible de solution. Mais je ne saurais m'abstenir de constater que plusieurs des prescriptions du célèbre botaniste revendiquent le droit d'être écoutées en face de l'ancienne doctrine : et si cette dernière, au lieu d'en discuter les arguments et de les combattre par des faits, se contente de les flétrir comme des hérésies et se plaint de la faveur qui les accueille, on se demande involontairement si elle n'a rien de mieux à y opposer que l'orthodoxie de sa croyance ? Quoi qu'il en soit, les déductions audacieuses de von Nägeli, sans compter les résultats positifs de ses investigations, ne peuvent que profiter au caractère exact de l'hygiène, si elles portent à examiner de nouveau consciencieusement les raisons de mainte opinion courante, si elles mettent en garde contre les partis pris et amènent une distinction rigoureuse de ce qui est démontré et de ce qui n'est que supposition gratuite.

Nous avons espéré — ou nous l'avait promis — entendre von Nägeli lui-même défendre ses thèses, corroborées, comme il nous l'annonçait, par des faits nouveaux. Mais entre vouloir et faire — je commence à l'éprouver moi-même de plus en plus — l'abîme s'élargit à mesure qu'on avance en âge.

Toutefois, M. M., il vous restera le privilège d'entendre discuter la valeur de la doctrine de Nägeli, dans la propagation des épidémies miasmatiques et spécialement des épidémies de choléra de nos jours, par le vénérable confrère, connu à beaucoup d'entre vous par son travail sur les suites de l'assèchement du lac de Haarlem.

Ajoutons que la question : par quels moyens les gouvernements peuvent-ils défendre les populations contre les maladies contagieuses épidémiques, que traitera devant vous un de nos représentants auto-

risés de l'hygiène publique, n'est pas sans rapport avec la doctrine de Nügel.

En continuant M. M. de rassembler sur notre terrain des faits appelés à trancher le litige en dernier ressort, nous suivons avec grand intérêt les faits purement scientifiques qui se rattachent à l'histoire des bactéries et d'autres microbes. En effet, leur étude a encore bien des progrès à accomplir. Combien d'énigmes renferme même le processus relativement simple de la fermentation, la discussion récente entre des hommes tels que Pasteur et Berthelot peut nous l'apprendre. Si d'un côté l'expérience de Helmholtz, mentionnée ci-dessus, semble pleinement prouver que la présence des organismes vivants est indispensable à l'acte même de la fermentation, d'un autre côté, l'explication de la vie des prétendus anaérobies, à l'aide de l'oxygène qu'ils emprunteraient aux combinaisons du carbone, ne saurait nous satisfaire.

Vous savez, M. M. que notre éminent confrère et ami Paul Bert appliqua sa découverte sur l'influence de l'oxygène condensé à l'examen des ferments amorphes et organisés et étudia, de ce point de vue, le rôle des microbes dans l'infection charbonneuse. Or, nous avons réussi à créer une méthode, qui permet de suivre, sans interruption, sous le microscope même, les effets des gaz, à degrés alternants de condensation, et un de mes collègues se propose de vous expliquer cette méthode et de dire quelques mots sur les résultats qu'il a obtenus.

La section de l'hygiène publique nous présente encore la question fondamentale: comment l'état de la santé publique peut-il être mesuré, laquelle sera développée par un des membres du Comité provisoire. Puis la question de la surveillance des denrées alimentaires. Et vous écouterez, avec toute l'attention qu'il mérite, dans une de nos séances générales, le discours que prononcera sur la protection de l'enfance contre le travail prématuré, l'homme d'état, auquel notre législation sur ce point important est redevable. M. M. dans les questions de ce genre, l'hygiène publique est appelée à remplir un rôle plus élevé encore que celui de nous protéger contre les épidémies: il s'agit de réaliser les conditions qui peuvent mener le genre humain au degré le plus haut de la perfection physique et psychique.

En nous enquérant des sujets, que les autres sections se proposent de traiter, nous voyons qu'à côté de l'intérêt individuel, l'intérêt général y est encore largement représenté.

Dans la section de médecine, se rencontre l'éducation médicale, question pleine d'actualité qu'approfondira une des plus grandes autorités de l'Allemagne.

Le sujet de la peste, que nous nous étions empressés d'inscrire à notre programme, pour y renoncer quand il eut perdu de son actualité, n'en aura pas moins ici son interprète.

Dans la section de chirurgie, à côté d'importantes opérations, entreprises à la faveur de la méthode aseptique, figure la question des baraques mobiles pour les blessés; et des instruments, que notre exposition soumet à votre examen, plusieurs sont tombés dans le domaine public.

Dans la section d'accouchement et de gynécologie, la prophylaxie dans les couches n'est pas étrangère à la médecine publique. Et il n'a pas dépendu de nous que la grave question de la position à prendre par la gynécologie dans les questions sociales qui ont rapport à la procréation, en vue surtout des maximes des néo-malthusiens, ne fût abordée par un des deux hommes que leurs travaux faisaient désigner du doigt.

Consultons nous le programme de la section de psychiatrie, là aussi l'intérêt général apparaît au premier plan dans l'étude des devoirs de l'Etat au sujet des aliénés, dont s'occupera l'Inspecteur des hospices d'aliénés, qui a eu déjà une grande influence sur la législation en cette matière. Vient ensuite la question de l'aliénation mentale comme cause de divorce.

Enfin, la section d'ophtalmologie placera à son ordre du jour un projet de règlement pour l'examen des facultés visuelles du personnel des chemins de fer, la section d'otologie, les maladies des oreilles au point de vue des assurances sur la vie, et celle de pharmacologie n'essayera pas seulement de préparer l'adoption d'une pharmacopée universelle, à laquelle nous sommes tous intéressés, mais elle vous fera voir en outre jusqu'à quel point notre gouvernement a réussi à assurer les approvisionnements d'un médicament précieux, — peut-être le plus précieux de tous, par l'heureuse culture du quinquina à l'île de Java.

Ce coup d'oeil vous aura montré M. M. que spontanément, du moins sans concert ni préméditation, les problèmes d'intérêt public, ceux des mesures à prendre par l'état en particulier, ont occupé dans notre programme la part du lion, attestant de la sorte l'esprit qui régit nos assises internationales et leur donne de justes titres à la sympathie et au concours des gouvernements.

M.M. j'ai tenté dans ces paroles, de dérouler devant vous le tableau des progrès de notre art, en rapport avec ceux de la science, tout en revendiquant pour lui, dans certaines limites, une marche libre et indépendante. Quant à la science, elle recule ces limites beaucoup plus loin, ou plutôt elle n'en souffre pas. Ne connaissant aucun motif hors de soi-même, elle tend sans cesse à la perfection, en vertu de son droit, de ses devoirs, de ses besoins. Que celui qui cherche l'utile ne se flatte point d'arracher à la nature ses secrets. Car elle est jalouse, notre sublime déesse du Savoir, et elle n'octroie ses faveurs qu'à ceux qui la servent et la chérissent pour elle-même. Certes, elle voit avec complaisance mûrir sur son champ des fruits dont la semence, répandue ailleurs, promet une riche moisson aux besoins matériels, et elle bénit la main qui les récolte. Mais que le cultivateur n'ait en vue que la beauté et le parfum des fleurs pour lui en offrir, à elle seule, le reconnaissant hommage.

Que j'aimerais à esquisser cette marche de la science, telle qu'elle se réfléchit dans les questions de notre programme, aussi complètement que je vous marquai les rapports de la science à l'art. Mais le temps durant lequel j'ai déjà fait appel à votre bienveillante attention m'avertit d'abrégé. Permettez-moi pourtant de ne point passer cette partie sous silence.

Notre science, M.M., se concentre dans la physiologie, qui embrasse la vie physique et psychique de l'homme, son origine et sa nature, et, par suite, les problèmes les plus hauts de l'humanité. Sans jamais se séparer de sa soeur aînée, la morphologie, qui dirigea ses pas encore chancelants, elle s'imprègne des principes de la physique et de la chimie et aspire, sous leur égide, au titre de

science exacte. Elle est la base des sciences médicales par son contenu et leur exemple par sa méthode. De plus le médecin est appelé à être dans la société son organe, au sujet des hauts problèmes que je viens de signaler.

La morphologie, en embrassant l'histoire du développement, revêt aussitôt un caractère physiologique. Sa forme élémentaire, la cellule, est en même temps son élément vivant. Quarante années nous séparent de l'époque où Schwann érigea la théorie cellulaire en principe des sciences biologiques. La cellule de Schwann s'est transformée dans le cours du temps; la membrane-enveloppe a perdu sa signification, le contenu a été ramené au protoplasme, et des formes plus simples ont été reconnues par Brücke comme les protogènes de la matière vivante, (formes qui ne paraissent pas plus que des particules homogènes de mucus, mais qui sont et signifient infiniment davantage), l'autogénèse de la cellule a disparu devant le *omnis cellula ex cellula*, devise de la pathologie cellulaire, et la division des cellules, d'abord simple schéma, poursuivie avec la dernière précision possible jusque dans la cellule individuelle, a été reconnue comme un processus des plus compliqués. Et malgré ces grands et multiples progrès, la première conclusion de la question sur le développement des cellules: » toutes les recherches » récentes tendent à établir de plus en plus de nombreux points de » rapport entre la division des cellules animales et celle des cellules » végétales », exprime encore l'esprit et le titre même du mémorable livre de Schwann.

Sur le terrain clinique et biologique à été également renversée depuis longtemps la muraille de séparation qu'une vaine dogmatique avait dressée entre les plantes et les animaux.

Nous ne saurions, M.M., ne pas exprimer notre regret de nous voir privés de la démonstration des remarquables changements qui s'opèrent dans l'oeuf fécondé, la cellule active, par excellence, sujet que nous avons confié au jeune naturaliste qui, à côté de Schwann, poursuit avec succès la marche ouverte par le maître. Mais ce qui ne vous manquera pas, M.M., c'est de voir démontrer dans l'étude du tissu musculaire, à quel degré l'investigation morphologique contribue à la solution de problèmes physiologiques; et l'historien, dont la France a le droit d'être fière, nous réserve sans doute une

de ces heureuses combinaisons de recherches, à la fois morphologique et physiologique, auxquelles il nous a accoutumés.

De concert avec la microchimie, la morphologie a aussi enfanté des prodiges, que nous attestent surtout les organes sécréteurs, et nous n'avons pas encore abandonné l'espoir de les entendre exposer ici par le physiologiste, dont le nom est étroitement lié à ces recherches; à celles-ci se rattachent les conquêtes concernant l'influence des nerfs sur la sécrétion, inaugurées par l'immortelle découverte de Ludwig et étendues à toutes les sécrétions périodiques, sans exception, phénomènes, auxquels se relie la théorie des fibres dilatatrices de Bernard et dans lesquelles se manifeste, d'une manière si caractéristique, l'action des diverses substances toxiques. Période merveilleuse, où tant de faits surprenants sont mis au jour et ouvrent des points de vue qui invitent, excitent, entraînent à des recherches nouvelles! S'étonnera-t-on que les laboratoires florissent, où, grâce à une technique parfaite, les questions les plus délicates sont résolues avec une extrême précision et où quelquefois des recherches heureusement conduites répandent une soudaine clarté sur de grands problèmes.

Nous avons tâché de faire figurer à notre programme quelque question ayant rapport aux processus psychiques, ordre de phénomènes, que la communication prévue sur les systèmes de couleur ne fera qu'effleurer. Mais nous déplorons à la fois l'absence de l'expérimentateur sur lequel nous comptions et du savant que nous avions espéré. Ce n'est pas que nous eussions voulu mettre à l'ordre du jour les forces psychiques des plastidules et des atomes, qui viennent d'émonvoir le public savant: cette question, à mon avis, se prête peu à une élaboration exacte et promet moins encore une discussion fructueuse.

Toutefois, avouons que la physiologie ne peut en ignorer. Aussi, je suis loin de vouloir mettre des freins à l'imagination. Ses enfants m'ont toujours été chers et je me plais à contempler ces créatures tendres et aériennes. Je désire seulement qu'elles restent planer dans leur propre sphère et qu'elles ne soient point supposées sur le terrain des sciences exactes.

Vous savez, du reste, M.M., que la question soulevée est loin d'être neuve. Non seulement des naturalistes, des philosophes, dans leur

cabinet d'étude, mais encore de révérends pères, dans leur cellule, croyant pouvoir concilier ces idées avec la philosophie de l'église catholique, — j'en ai connu moi-même — ont tâché de pénétrer jusqu'à l'élément psychique des atômes.

Oui, je ne m'en défends pas, sous l'impression sans doute des scrupules, excités contre les vivisections, mon imagination alla jusqu'à se demander, si, en conscience, on pouvait se permettre, de troubler violemment dans une molécule d'eau l'heureuse union de ses atômes volatils, et s'il ne fallait pas plutôt leur ménager l'occasion de rivaliser de joyeux ébats dans l'équilibre mobile de la dissociation, où l'individualité de chacun d'eux pouvait librement se déployer!

Une autre fois, peut-être sollicitée par les conclusions audacieuses de Norman Lockyer, la folle du logis, s'exaltant de plus en plus, voyait, au milieu d'une chaleur toujours croissante, sans rompre le frein de la théorie mécanique, nos atômes se diviser, se subdiviser encore en atômes, que dis je? — en molécules et se fractionner derechef, pour se décomposer définitivement en atômes homogènes, qui, malgré leur petitesse, devaient encore occuper un espace et être, par conséquent, considérés comme divisibles, divisibles à l'infini: — visions fantastiques, dans lesquelles chaque phase de température possédait ses propres atômes et ses vibrations correspondantes, peut-être ses êtres pensants, — dans les aspirations desquelles elle était au point de se perdre . . . quand — je la ressaisis en flagrant délit d'élucubrations transcendentes et compensai d'un sourire sa fécondité luxuriante!

Et qui pourra prouver qu'elle suivait une voie insensée?

Mais en prenant pied sur la terre, reconnaissons, M.M., que nous ne savons même pas, dans quelles substances vivantes l'élément physique commence à se manifester. Ce que nous savons — et en chercher des preuves encore serait porter des chouettes à Athènes — c'est que sa manifestation est liée à une substance vivante, dite psychique, et que tout changement, qui s'opère soit directement, soit indirectement, dans cette substance, modifie les manifestations physiques. Ajoutons, que tout nous porte à croire que les mouvements moléculaires de cette substance et les manifestations physiques, sont congénères, — qu'il y a entre eux des rapports absolus. Mais quant à la nature de ces rapports,

la plus grande des énigmes, nous ne pouvons nous en faire aucune idée.

Sauf les atomes, de quelque façon que nous nous les représentions, nous ne disposons que de l'énergie actuelle et potentielle que distingue la loi de la conservation des forces : c'est à dire, de mouvement et de tension ou condition de mouvement. De ces deux formes il y a une chaîne de transformations qui, sous certaines conditions, peuvent nous ramener au point de départ. Mais se fait-on une idée de la façon dont ces mouvements et ces tensions, quelle que soit la forme qu'ils adoptent, engendrent la conscience ? Ou bien la conscience se laisserait-elle insérer comme anneau dans la chaîne ? Tant que la lumière était restée une force mystérieuse, guidé plutôt par un sentiment poétique que par la raison, on pouvait y voir une transition à une force plus mystérieuse encore ; mais depuis la notion exacte de tout mouvement lumineux, issue de la théorie de l'ondulation, la distance est incommensurable, et la perspective de pouvoir jamais annexer les phénomènes psychiques a disparu. Si certaines formes d'énergie, par leur action à distance, revêtent encore un caractère en quelque sorte obscur, leurs transformations nous portent à induire qu'elles sont les analogues du mouvement lumineux.

Entrons au cœur de la question ! Supposons une connaissance parfaite des atomes, de leur nombre, de leurs positions relatives, de leurs mouvements — et je ne me permettrai pas de la nommer inaccessible — le phénomène psychique, bien que congénère, la conscience, se présente, sans intermédiaire, comme un phénomène sui generis, renfermé ni dans la matière, ni dans le mouvement, un phénomène, *qui ne se révèle qu'à soi-même*, partant — inexplicable et inexplicable. Quel avantage, d'attribuer un élément psychique aux atomes ! L'élément psychique de l'atome est une énigme tout comme celui de la substance complexe. Pour qu'un phénomène soit expliqué ou compris, il faudrait soit le rattacher à d'autres phénomènes connus, soit le ramener à une notion intelligible, comme celles de matière et de mouvement, qui sont contenues dans celle de l'espace. Faute de comprendre les rapports des phénomènes psychiques, embrasser le monisme n'est qu'un acte de foi.

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, M.M. que je m'exprime en ce sens. Dans mon travail sur la vitesse des processus psychiques les mêmes idées se trouvent développées. Or, mon

Inexpliqué, — Inexplicable,
n'est autre chose que l'
Ignoramus, — Ignorabimus,

qui, grâce à l'autorité du savant, qui l'a prononcé, à la rare puissance de son langage et à l'illustre forum, devant lequel il fut porté, trouva de l'écho dans tous les camps, pour être mal compris par les uns, faussé par les autres et rarement accueilli avec plein assentiment. Surtout les apôtres de la croyance moniste l'ont frappé d'anathème. Comme si en face d'un acquiescement docile, la retenue sérieuse devait se retirer dans l'ombre! Ne ressort-il pas de la reconnaissance sincère de du Bois-Reymond et des mots souvent si finement tournés de Fechner, à quel point ils sont enclins, l'un et l'autre, à céder à la fascination du monisme, s'insinuant en quelque sorte comme un postulat de la pensée? S'ils ont su résister, c'est en vertu de l'énergie d'une logique inflexible. Que signifie une souple soumission en face d'un conflit entre deux forces redoutables! Tant qu'on reconnaît les forces magnétiques à l'aiguille astatique, on ne cessera de respecter de semblables caractères!

Serait-il vrai que la théorie de la descendance ait contracté une alliance indissoluble avec la conception moniste de l'univers? Celle-ci serait-elle la conséquence nécessaire de la doctrine de la descendance?

Je ne puis le croire.

Constatons d'abord que maint physiologiste, adoptant en principe la doctrine de la descendance, une partie même de ceux qui ont contribué à la fonder, ne comptent pas parmi les adeptes du monisme.

Évidemment, en présence du dilemme, création de chaque espèce et naissance des organismes, sous des conditions données, le choix du physiologiste ne fut pas douteux. A priori, le caractère même de la science exige l'adoption de la seconde hypothèse, parce que la première, se reposant dans son ignorance, renonce à toute recherche.

Songez, d'ailleurs, que les lois, qui nous permettent de concevoir, du point de vue causal, et de suivre en quelque sorte le développement des rapports harmoniques dans la nature vivante, les lois d'habitude, d'exercice et d'hérédité, rentrent dans le domaine de la physiologie même. C'était sa tâche de démontrer que les rapports harmoniques, créés dans l'individu par l'habitude et par l'exercice, se propagent dans la race par voie d'hérédité. Dans l'action réunie de ces trois facteurs, elle trouva la clef de la perfectibilité continue dans la création. Surtout elle fit ressortir le puissant mobile de l'exercice, qui, né avec la volition consciente, se révèle comme la force créatrice présidant au développement, voire à la génération des tissus et des organes.

Ne soyons donc pas surpris. M.M., si le grand facteur de Darwin, la sélection naturelle, trouva le terrain de la physiologie beaucoup mieux préparé et apte à le recevoir que celui de l'histoire naturelle. Il nous rendait compte de la limitation des espèces, que la physiologie, de son point de vue, n'avait sù ni expliquer ni comprendre.

Et avec une reconnaissance, mêlée d'admiration, elle rend hommage à l'auteur de l'oeuvre monumentale qui, dans son immense richesse de faits, lui ouvrit un nouvel horizon. Mais cela ne l'empêcha point, d'élever hardiment la voix contre un zèle apostolique qui laissait le maître loin derrière lui.

N'était-ce pas son droit et son devoir?

Voilà un édifice grandiose, construit des matériaux les plus variés. Malgré leurs différences d'origine, ils s'enchassent exactement et se soutiennent entre eux d'une façon merveilleuse. Mais l'édifice présente encore de nombreuses lacunes et ses fondements semblent sujets à caution. N'est-il pas clair que l'architecte qui rassembla les précieux matériaux, les entrelaça avec art et les ajusta, les adapta plus ou moins, à son insu peut-être, n'est-il pas clair, qu'il est plus convaincu de la solidité de la bâtisse que le spectateur impartial et plus assuré du maintien de l'équilibre, quand les lacunes seront comblées?

Aux observations de notre spectateur, l'architecte répond: » vous n'êtes pas morphologiste, — vous ne connaissez pas nos matériaux".

Le spectateur se tait modestement; mais sa confiance n'est pas augmentée.

On a vu, il s'en souvient, crouler plus d'une construction dont l'architecte avait garanti la solidité.

Franchement il ne trouverait l'accident si terrible. Il lui suffit que les matériaux ne soient pas perdus. Et il prévoit qu'épurés et soigneusement triés, peut-être ils rendraient de meilleurs services encore dans une construction nouvelle. Puis, la construction ne réussirait pas plus mal, si la physiologie, mise en demeure de livrer son contingent, s'en occupait davantage. Si je ne me trompe, celle-ci tâcherait de faire valoir davantage ses propres facteurs, trop relégués à l'arrière-plan par la sélection naturelle, et tendrait à reculer les parentés que marquent les arbres généalogiques des morphologistes.

Mais je me hâte d'ajouter que le principe de la descendance n'en souffrirait pas. La physiologie l'accepte sans restriction. Si l'origine spontanée des organismes n'est pas prouvée dans les conditions réalisables de l'expérience, on ne saurait lui contester le droit de la postuler.

Imposera-t-on le silence à la doctrine de la descendance, tant qu'elle ne sera point établie par des preuves directes et fondée sur des connaissances exactes?

Sur le terrain classique de la libre expression de la pensée, cette question paraît presque absurde.

A l'indémontrable conception moniste de l'univers nous ne contestons pas même le droit de se produire ici sans entraves. La sollicitude pour la libre expression de la pensée, professée ailleurs par un des nôtres, est loin d'impliquer, comme on l'a crû, le désir de la restriction même. Dans la liberté seule nous reconnaissons la voie de la vérité, notre idéal suprême. Que parfois une doctrine qui attend encore sa complète démonstration, soit proclamée le fruit mûr de la science, qu'importe? Il n'y a pas à craindre que les arbres poussent jusqu'aux étoiles. Ne voyons-nous pas chaque fois les eaux se retirer d'autant plus impétueusement, qu'elles se sont élevées plus haut, et entraîner dans leur cours ce qui est trop léger ou ce qui manque de solides racines. Que chacun jette son ferment dans cette mer vaste et bouillonnante. où des milliers de pensées se heurtent, s'entrecroisent: la vérité, épurée de plus en plus, finira par surnager. Qu'on ne se demande donc pas avec anxiété,

quel profit ou quel détriment va procurer à l'humanité telle ou telle idée qui vient de naître! Que de fois nous voyons ce qui avait paru redoutable être suivi d'effets salutaires et ce qu'on avait accueilli à bras ouvert enfanter des désastres! Et rien de plus naturel: car que signifie l'influence directe que nous saisissons, comparée à l'influence indirecte qui git enseveli dans le sein des âges? Liberté donc pleine et entière, et à son ombre prospérera la vérité, source de tout bien!

Mais, dans la libre expression de nos pensées, évitons un ecueil. Gardons nous d'imposer nos convictions à autrui. Ici s'applique l'adage: *Hanc veniam damus petimusque vicissim*. Rappelons-nous que la vérité ne triomphe que par la valeur de l'argumentation et non pas par des affirmations impérieuses. Nous nous sentons élevés au spectacle d'un noble enthousiasme, génie de la sincérité, comme l'appelle Charles Dickens, et auteur de grandes actions. Mais qu'il ne nous entraîne jamais à la passion, qui perd de vue le respect dû à nos adversaires, et n'incline que trop à leur attribuer des motifs inavouables. Obéissant aux préceptes moraux, fondés sur les exigences de la vie sociale même, nous pouvons suivre, en frères, le même chemin, — que l'un s'y précipite avec une fougue ardente, que l'autre mesure trop scrupuleusement chacun de ses pas. » Le même chemin, » ai-je dit. Car tout mouvement est relatif. Ce n'est qu'en apparence que marchent dans des sens opposés les nuages flottant au ciel avec une rapidité inégale. En science comme en politique: les conservateurs d'aujourd'hui sont les libéraux d'hier. Mais progressistes, ils le sont tous.

M. M. Nous avons jeté un regard sur deux grands problèmes qui agitent la science et tiennent l'humanité en suspens. Cette dernière sent que ses plus graves intérêts sont en jeu. De nos idées sur notre origine et sur notre nature psychique dépend, dans chaque sphère de la vie humaine, la solution de questions importantes. Personne ne peut se soustraire au besoin d'y réfléchir, et moins que tout autre le médecin qui, dans la plus vaste acception du terme, doit être anthropologiste, par excellence.

Quant aux questions psychologiques, des philosophes mêmes les ont adjugées à la physiologie, et la physiologie ne les a pas récu-

sées. Elle ne doit pas uniquement tenter d'incorporer à la physiologie du cerveau les questions spéciales de psychologie: il lui appartient également d'en soumettre les problèmes généraux à son tribunal.

Et si la théorie de la descendance, à son tour, puise surtout ses matériaux dans le domaine morphologique, la physiologie est seule en état de pénétrer les conditions de développement, d'expliquer, du point de vue causal, ces trois grands facteurs de l'évolution harmonique: habitude, exercice, hérédité, et la tendance à la variation qui paraît en découler. A propos de chaque organe, de chaque fonction se présentent les questions d'origine et de développement, et l'on est en droit de réclamer de la physiologie, qu'elle se pénètre de plus en plus de son devoir de les élucider.

Or, c'est ici que se rencontrent la doctrine de la descendance et celle des processus psychiques. Au point de vue de la descendance, l'origine de nos notions s'offre sous un nouvel aspect. La possibilité, que, lors de la création, elles aient été octroyées à chaque espèce, a disparu. A nous donc la tâche d'en expliquer l'origine! Or, cette explication ne saurait se trouver que dans l'expérience à l'aide des sens et des mouvements volontaires. Pour les idées abstraites, pour les axiomes mathématiques même, les plus grands mathématiciens-penseurs de notre époque ont revendiqué une origine empirique.

Reste à déterminer la part de l'expérience individuelle et celle du phylon dans l'origine de nos notions, question grave, que depuis 30 ans j'ai touchée plus d'une fois, mais que je n'aborderai pas ici. Qu'il suffise de rappeler, que, pour expliquer l'origine de nos notions, nous sommes obligés d'admettre l'action combinée de l'expérience individuelle et de celle de nos ancêtres, telle qu'elle se transmet, par voie d'hérédité, dans des dispositions virtuelles du cerveau. Même chez l'homme, l'expérience individuelle ne suffit pas pour expliquer le développement des notions tel que nous le constatons après la naissance.

Je vous ai conduits, M. M., sur le domaine de la science pure, et vous n'avez pas compté que la pratique y trouverait sa part. Pourtant, il ne vous aura pas échappé que, dans notre conception des processus psychiques, la volonté s'avance en première ligne

comme agent modificateur de la nutrition tant normale qu'anormale, et comment dans les facteurs, qui président au développement des rapports harmoniques, sont renfermés le but capital de l'hygiène, c'est à dire l'élévation de l'homme au perfectionnement de son être physique et moral, les principes de la gymnastique, encore peu approfondis, la doctrine de l'hérédité, si intéressante sous différents points de vue, l'influence de la consanguinité sur la progéniture et maintes autres questions de premier ordre.

J'ai fini, Messieurs et chers confrères !

Il ne me reste qu'à vous remercier de l'attention bienveillante avec laquelle vous avez suivi mon discours.

Demain vos travaux commencent.

Est-il délices plus pures que celles qui vous attendent ?

La recherche de vérités qui élèvent l'esprit, la poursuite de connaissances qui n'ont d'autre but que le bien-être de l'humanité, — voilà l'idéal que réalise le médecin-philosophe.

La conscience de ce privilège divin ouvre les coeurs aux sentiments généreux, — source féconde de la fraternité qui est notre devise !

IMPRIMERIE DE ROEVER-KRÖBER-BAKELS. — Amsterdam.
